

trer, comme pour lui prouver qu'il avait bien voulu oublier ses torts à lui-même.

Clotilde n'accourut pas à sa rencontre selon sa coutume.

Il franchit le seuil de la chambre avec une vague inquiétude, avec un triste pressentiment. Clotilde n'était pas là.

— Où est-elle donc ? se demanda-t-il en avançant vers le lit.

Sur ce lit encore tout défait, il vit une lettre bordée de noir. Il reconnut l'écriture de Clotilde.

— Pourquoi bordée de noir ? murmura-t-il, Clotilde n'était pas en deuil.

Cette lettre était pour lui, il brisa le cachet avec une vive émotion.

La lettre était d'autant plus éloquente qu'elle ne renfermait que trois lignes : « Adieu, Daniel, je » vous ai bien aimé et je vais mourir en disant » votre nom, mais au moins je ne serai plus battue » que par les vagues.

» CLOTILDE. »

LES

FUREURS D'HERMIONE

DRAME EN CINQ ACTES ET EN CINQ MINUTES ¹

Nous aurons l'honneur de représenter devant vous, madame, une tragi-comédie en cinq actes.

Vous connaissez madame de Campagnac, cette grande dame qui, après une station de plus de dix années dans la grande vertu, s'est donnée au diable pendant une heure, puis encore pendant une heure, puis pendant un jour, puis pendant une semaine, enfin, pendant toute sa vie, que dis-je ! pour toute l'éternité.

Jeme trompe, le pardon est plus grand que le péché.

On sait que madame de Campagnac était sortie du couvent pour se séparer d'avec M. de Campagnac.

1. Ce drame inédit a été joué admirablement par mademoiselle Pierson et M. Saint-Germain dans une représentation au bénéfice des blessés. Mademoiselle Marie Dumas a joué elle-même ces *Fureurs d'Hermione* avec beaucoup de passion et d'humour.

Sur les prières de son amant M. Achille de Santa-Cruz, — qui la trouvait un peu gênante parce qu'elle avait trop d'envergure dans sa passion, — elle était rentrée avec M. de Campagnac.

Mais cette seconde lune de miel n'avait pas duré l'espace d'une lune rousse. Elle s'était enfuie sans reprendre le chemin du couvent.

Elle adorait toujours Santa-Cruz, qui la voyait dans ses entr'actes. La pauvre femme était devenue jalouse comme la jalousie.

Elle habitait un petit hôtel, avenue de l'Impératrice, avec quelques grands airs de son existence passée, quoiqu'elle n'eût gardé pour tout équipage que deux chevaux et un coupé. Santa-Cruz allait çà et là dîner chez elle en tête-à-tête, se donnant toutes les peines du monde pour masquer son ennui. Mais elle avait beau multiplier ses grâces, elle ne le retenait pas souvent toute une soirée.

Il était alors quelque peu amoureux de mademoiselle Fleur-de-Thé, qui le retenait plus facilement le soir que madame de Campagnac.

La grande dame savait que la petite demoiselle était sa rivale. Elle dit un jour à Achille que, quoiqu'elle ne s'appelât pas Fleur-de-Thé, elle avait la prétention de lui servir, le soir même, la vraie fleur de thé dans une tasse de vieux chine.

Ici commence le drame en cinq actes.

Les femmes qui n'ont rien à faire pourraient

jouer cela dans leur salon, sans autres frais de décors qu'une banderolle de percale sur laquelle on inscrira.

« Le premier acte représente le petit salon de madame de Campagnac.

» Le deuxième acte représente la chambre à coucher de mademoiselle Fleur-de-Thé.

» Le troisième acte représente une loge à l'Opéra.

» Le quatrième acte représente la chambre à coucher du duc de Santa-Cruz.

» Le cinquième acte représente le petit salon de madame de Campagnac. »

La scène se passe pendant le dernier carnaval.

Le seul personnage en scène est madame de Campagnac ; les personnages invisibles sont : le duc de Santa-Cruz et mademoiselle Fleur-de-Thé.

Je ne parle pas des comparses.

ACTE I^{er}

LE PETIT SALON DE LA GRANDE DAMÈ

Le spectacle commence à dix heures dans le petit salon de madame de Campagnac. C'est un adorable réduit que je vais décrire en quatre mots : des hirondelles au plafond, — l'oiseau qui porte bon-

heur. — Celles-là ne sont pas peintes par Carle Vernet, mais elles nagent bien dans l'éther ; les murs sont capitonnés de satin bleu à clous d'or, les fenêtres sont pareillement drapées de satin sur des rideaux de guipure d'un travail de fée. La haute laine qu'on foule aux pieds est un semis de fleurs idéales, bouquets chinois et persans dans des vases de Saxe, une fantaisie de Chocqueel qui aime à travailler pour les princesses. Un tête-à-tête pareillement bleu, un cabinet d'ébène de la Renaissance, une table du plus beau Boule, sauvée miraculeusement du vandalisme depuis Louis XIV, une jardinière de Saxe en forme de bouquet rococo, une pendule Louis XVI travaillée par un de ces ciseleurs de 1780 qui étaient de merveilleux artistes : voilà ce petit salon. J'oubliais un portrait de Faust et un portrait de Marguerite, en face de la cheminée, de chaque côté du cabinet d'ébène.

Pour tout le monde c'est Faust et Marguerite, pour quelques initiés c'est madame de Campagnac et le duc de Santa-Cruz. Seulement comme ils sont bruns tous les deux, elle dit toujours que ce n'est ni elle ni Achille. Ces deux portraits signés Couder, — ce poétique pinceau qui, à l'Abbaye-aux-Bois, peignit Rachel à vingt ans, — expriment merveilleusement le caractère de l'âme par le regard rêveur et le sourire perdu. Ce sont des amoureux qui se retournent vers le passé. C'est la fin d'un beau jour.

Ils s'aiment bien encore, mais ils ne croient plus au lendemain.

Mais écoutez madame de Campagnac dans son monologue ; la pendule sonne dix heures.

— Une, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf, dix ! Mais il ne sait donc pas que c'est mon cœur qui vient de battre dix fois ! j'ai failli attendre !

Madame de Campagnac arrête la pendule : — Je ne veux pas que la pendule m'accuse d'attendre, dit-elle douloureusement.

Elle soulève le rideau de la fenêtre.

— Il me semble que j'ai reconnu le pas de ses chevaux. Non, ce n'est pas lui encore, car on ne s'arrête pas.

Elle revient à la cheminée et se barbouille de poudre de riz.

— Je ne suis pas bien coiffée ce soir. Après cela, quand Achille se sera jeté dans mes bras, comme un orage des Pyrénées, je serais peut-être mieux coiffée : souvent un coup de vent ne gâte rien.

Elle se promène toute rêveuse :

— Si je rouvrais ce roman ? *les Grandes Cocottes* ? les étoiles du jour — et de la nuit ! — les reines du monde — et de l'autre monde ! Non, le vrai roman est là.

Elle porte la main à son cœur.

— Ah ! c'est qu'il est charmant, Achille ! On me dit tous les jours du mal de lui ; que m'importe si

je puis lui dire comme cette princesse de tragédie :
« C'est moi qui te dois tout, puisque c'est moi qui t'aime. »

Madame de Campagnac s'assied mélancoliquement devant le portrait de Faust.

— C'est bien lui ! Comme il est beau ! comme il est amoureux ! Qui donc a dit qu'un peintre n'avait jamais le temps de peindre deux amants, sous prétexte que pendant que l'un pose l'autre s'en va ! Nous avons posé tous les deux sous le même rayonnement d'amour.

Elle se lève avec impatience.

— Ah ça, est-ce qu'il va me faire poser longtemps ?

Elle sonne et demande le thé :

— Je veux qu'il soit jaloux ! Quand il arrivera, je lui dirai que son ennemi d'Aspremont est venu me voir ce matin. Mais c'est moi qui suis jalouse ! Jalouse, pourquoi ?

Elle s'approche de la cheminée et se mire dans la glace.

— Parce que j'ai trente-trois ans. Mais chut !

Elle regarde avec effroi autour d'elle.

— Chut ! Si les murs avaient des oreilles !

Elle se regarde encore.

Hélas ! ce n'est pas sur les murs du palais de Balthazar que l'acte de naissance d'une femme apparaîtrait, c'est sur sa figure. S'il savait que ces cheveux

qu'il adore sont déjà arrosés par l'Eau des fées ! Mais l'amour c'est l'illusion. Quand je pense que ce grain de beauté dont il raffole n'est rien autre chose qu'un petit baiser de pierre infernale sur une tache de rousseur !

Elle retourne à la fenêtre.

— Oh ! pour cette fois je vais lui faire une scène, d'autant plus qu'il n'est jamais plus caressant que dans mes colères. Il a un art de m'apaiser qui me charme et m'enivre.

Elle penche silencieusement la tête comme emportée par ses souvenirs. Mais se réveillant tout à coup de ce rêve.

— Attendez, c'est l'enfer ! Cette pendule va trop vite ! — elle va trop lentement !

Madame de Campagnac fait marcher la pendule.

Un domestique apporte un télégramme sur un plat d'argent. Madame de Campagnac le saisit d'une main fiévreuse.

— Oh ! cet horrible papier bleu ! C'est lui qui m'écrit.

Elle se penche vers la lampe.

« Cessez de m'attendre pas, je dîne chez ma sœur qui vient d'arriver à Paris et qui donne son premier bal, mais demain je cotillonnerai chez vous. »

Madame de Campagnac est furieuse.

— Et ta sœur ! Voilà pourtant aujourd'hui la correspondance de Lovelace et de Clarisse Harlowe. Il

n'y a plus qu'à se voiler la face. Et ta sœur ! Quand je pense que j'ai aujourd'hui deux cents lettres de lui qui sont aussi éloquentes que celle-ci ! Ah ! ce serait un beau roman par lettres que le nôtre !

Elle va au cabinet d'ébène et prend une poignée de télégrammes dans un tiroir :

— Voilà comment il m'écrit !

Elle jette les télégrammes au milieu du salon :

— Monsieur daignera venir cotillonner demain ! Cotillonner ! verbe actif ! très actif ! Eh bien, moi, je suis sûre qu'il ne cotillonne pas chez sa sœur, il cotillonne chez mademoiselle Fleur-de-Thé. Oh ! les serpents de la jalousie ! Ils me déchirent le cœur et sifflent à mes oreilles !

Elle piétine les télégrammes :

— Je me vengerai ! Quand le feu court dans mes veines, je suis comme Hermione, rien ne m'arrête dans ma fureur. Cette Fleur-de-Thé ! si je la tenais sous mes ongles ! Ces filles-là devraient être à Saint-Lazare ! car si elles continuent à ouvrir leurs salons, il nous faudra fermer les nôtres.

Madame de Campagnac sonne :

— Ah ! il cotillonne et il s'imagine que je vais me coucher avec son télégramme sous l'oreiller. Non ! je vais aller chez mademoiselle Fleur-de-Thé, je lui ferai dire que je l'attends dans ma voiture. S'il ne veut pas descendre, eh bien, je monterai.

Madame de Campagnac essuie deux larmes :

— Mais je vais me perdre à ce jeu-là ! Eh ? que m'importe, si je sauve mon amour !

Ici le rideau tombe sur le premier acte.

Qui prendra le thé de madame de Campagnac ? Car j'ai oublié de dire que Mathieu avait apporté sur la table de Boule un tête-à-tête de vieux chine d'un émail incomparable ; la joie des yeux et la joie des lèvres, comme dit la chanson de Ti-O-Sam.

Je ne sais si madame de Campagnac attendit longtemps Santa-Cruz dans sa voiture. Ce que je sais très bien, c'est que dans son aveuglement elle entra comme le tonnerre dans la chambre à coucher de Fleur-de-Thé.

ACTE II

LA CHAMBRE A COUCHER DE FLEUR-DE-THÉ

La femme de chambre a beau disputer le passage à madame de Campagnac, la voilà qui franchit le seuil du harem où mademoiselle Fleur-de-Thé se multiplie. Elle dit qu'elle est attendue, elle dit qu'elle attendra. La femme de chambre a beau représenter que madame n'est pas là, qu'elle joue la comédie, qu'elle ne rentrera que vers le matin après le bal de l'Opéra ; madame de Campagnac, dans sa folie, a voulu pénétrer jusque là. Elle va et vient comme une folle dans la chambre.